

LES HIRONDELLES

Est-on, à onze ans, une adolescente, oui ou non ?

Poser cette question aux parents d'Adélaïde est inutile : pour eux, elle est toujours une petite fille, qui joue à la poupée ou à la dînette, et qui est aussi pure qu'un bébé de six mois. Évidemment, ils ont quand même admis qu'elle avait grandi ces dernières années et qu'elle devenait de plus en plus coquette. Sa mère ne peut plus lui imposer la petite jupe bleue et le corsage blanc traditionnels « qui faisaient si chic, si école privée ». Non, maintenant, c'est Adélaïde qui choisit, selon ses goûts, ou plutôt selon les suggestions de son magazine préféré auquel elle vient de s'abonner : « Nous, les jeunes ». Le résultat ? Une petite Lolita, semblable aux milliers d'autres, qui minaude devant sa glace en copiant les poses des stars de la télé.

Sa mère est indignée, clamant à qui veut l'entendre « qu'à onze ans, jamais elle n'aurait osé se déguiser de la sorte, et que d'ailleurs, ses parents n'auraient jamais admis... » etc. Adélaïde la regarde, sans piper, en essayant vainement d'admettre que sa mère avait été, elle aussi, voilà très longtemps, une ado de onze ans. Elle se moque bien de tout ce qu'on peut raconter à son sujet car elle est certaine du soutien de son père, fier d'avoir pour lui tout seul, à la maison, deux femmes élégantes qui lui font honneur. Et puis cette réduction de top model l'amuse. Il n'empêche qu'elle est encore, pour lui aussi, sa petite Lala, celle qu'il berçait dans ses bras quand elle avait un gros chagrin.

Donc, pour les parents, pas de problème : Adélaïde est encore une enfant, leur enfant.

Heureusement, il y a les amies ! Elles ont sensiblement le même âge qu'Adélaïde, et elles aussi sont en butte aux sarcasmes de leurs parents qui les traitent en gamines, et refusent de voir qu'elles sont devenues de belles princesses autour desquelles gravitent des essaims de princes charmants. Cette incompréhension persécutrice de ceux qu'elles appellent en catimini « les vieux » crée entre ces demoiselles des liens en apparence indestructibles qui se traduisent par des confidences chuchotées à l'oreille pendant les récréations au collège, ou en vacances, à la plage, lorsque, allongées sur leur serviette de bain, elles suivent d'un œil expert les évolutions d'un maître nageur roulant des épaules, roulant des hanches, enfin roulant de tout ce qui peut éblouir la gente féminine, de sept à soixante-dix sept ans. Car l'unique sujet de leurs cachotteries, à ces ingénues, ce sont les hommes. Les hommes, et non pas les garçons, surtout pas ceux de leurs classes, des petits mômes de onze ans, qui jouent à des jeux idiots comme le foot ou le basket, qui n'arrêtent pas de se battre en se traitant de... Non, impossible de répéter ces grossièretés !

Vraiment, ces gosses en culotte courte sont infréquentables ! Alors que les hommes... Pour ces nymphettes, est homme le mâle à partir de quinze ans.

Et Adélaïde, que pense-t-elle de la question de l'adolescence ? Elle ne se la pose même pas : elle est ado depuis belle lurette, et maintenant, à onze ans bien sonnés, elle est persuadée qu'elle est en âge d'être courtisée, adorée et, pourquoi pas ? enlevée par un amant superbe évidemment, et riche si possible ! La preuve ? Mais ce jeune homme qui, depuis une semaine, en passant devant sa fenêtre, la regarde intensément, un léger sourire au lèvres. Il a dû apercevoir sa silhouette derrière les rideaux vaporeux.

Le hasard, ou le destin, avait joué son rôle. Ce mercredi-là, harassée par la chaleur, elle avait abandonné l'exercice de math auquel elle ne comprenait décidément rien, s'était levée de son bureau et, au lieu d'aller s'allonger, comme elle le faisait habituellement, sur son lit pour feuilleter « Nous, les jeunes », elle s'était plantée devant sa fenêtre grande ouverte, derrière le voilage transparent. La rue était déserte ; pour fuir la canicule inattendue de ce mois de mai, les gens se calfeutraient chez eux. Seul, le vieux chien du boucher, dédaignant les os et les bas morceaux que son maître lui donnait à profusion, déambulait comme une âme en peine, à la recherche de délicieuses arêtes de poisson, ou d'os de poulet décharnés.

Et puis, il était arrivé, lui, celui qu'elle attendait depuis si longtemps.

Et puis, il avait levé la tête lentement, s'était arrêté pour regarder la fenêtre où elle se trouvait derrière les rideaux.

Et puis, il lui avait souri.

Une onde d'extase l'avait submergée. C'était donc ça, l'amour ! Rien à voir avec la tendresse complice des parents. C'était tellement à la fois violent et doux ! Personne avant elle n'avait éprouvé un tel choc, ce n'était pas possible ! Elle était restée immobile, osant à peine respirer, jusqu'au moment où il s'était remis en marche. Alors, les jambes flageolantes, elle s'était assise sur le bord de son lit. Les yeux dans le vague, elle le voyait toujours, là, devant elle. Mon Dieu, comme c'était bon ! Et comme ça faisait mal, à gauche, du côté du cœur !

Mais à qui pourrait elle raconter tout ça ? Pas aux parents qui se moqueraient encore d'elle en disant qu'elle n'était qu'une petite fille à l'imagination un peu trop fertile. Surtout pas à sa sœur, cette peste de Flavie : toute fière de ses treize ans, elle hausserait les épaules avec mépris en ricanant bêtement. Heureusement, il y avait Marie ! Marie, sa seule amie, sa seule véritable amie, sa confidente, et un peu, son souffre-douleur... Oui, mais que lui dire ? Qu'elle avait vu un garçon, presque un homme (il devait bien avoir quatorze ans !), qui s'était arrêté devant sa fenêtre pour la regarder, et qui lui avait souri. Évidemment, c'était peu ! Mieux valait, pour l'instant, se taire. Allait-elle le revoir ? Regarderait-il encore la fenêtre, où se tenait la douce

Adélaïde en émoi , dissimulée derrière ses rideaux. Et surtout, lui sourirait-il encore ?

Elle demanda à son père de placer son bureau juste en face du balcon pour pouvoir, prétendait-elle, mieux faire ses devoirs. Ainsi, elle pouvait, tout en feignant de travailler, contrôler tout ce qui se passait dans la rue. Et il ne se passait pas grand-chose. Les passants étaient rarissimes ; seul, le chien du boucher vaquait à ses occupations, apparemment satisfait de ses emplettes dans les poubelles. Adélaïde commençait à désespérer quand, comme l'illusionniste du cirque, il fut tout à coup devant elle. Et le même manège recommença. La grande amoureuse faillit s'évanouir de bonheur. Malgré son trouble, elle remarqua qu'il portait un étui à violon. Il revenait donc du conservatoire. Ravie, elle comprit qu'ils allaient avoir rendez-vous tous les mercredis jusqu'à ce que... Mais elle préféra ne pas savoir ce qu'il y aurait après.

Pendant la semaine, Adélaïde s'absenta, et personne ne s'en aperçut, pour l'excellente raison que son corps était bien là, sur terre, continuant la comédie de la gentille petite fille obéissante et polie. Mais la véritable Adélaïde était ailleurs, disons : là-haut, tout là-haut, avec lui.

Et puis, il y eut le mercredi suivant, un autre mercredi, encore un autre mercredi, plein d'autres mercredis. Leur rencontre se déroulait toujours de la même façon : lui, après un arrêt, la tête qui se lève, le regard qui glisse sur le voilage, le sourire ; et elle, présente et absente, visible et invisible derrière le tissu translucide. Cela suffisait à son bonheur qui se prolongea deux mois durant – une éternité ! Elle avait redouté, début juillet, un départ en vacances. Mais non, il continuait à passer, sans son violon évidemment, les cours étant momentanément interrompus. Et elle ? Elle était assurée de rester à la maison : son père était en chômage, et la famille ne pouvait se payer le luxe d'une « villégiature », comme on dit chez les riches.

Alors, me direz-vous, alors, ce bonheur ne va pas se prolonger une éternité ! C'est un peu lassant, même s'il s'agit d'une gamine de onze ans ! Car, il ne faut pas l'oublier : Adélaïde n'a que onze ans ! Je vous rassure : son bonheur, ou plutôt son ravissement, s'évanouit le jour où il cessa de lui sourire. Elle crut d'abord qu'elle n'avait pas été attentive. Mais non, le soir, quand il revint, s'il leva encore la tête, si elle vit encore la couleur de ses yeux, elle dut admettre que ses lèvres ne se descellaient pas. Le pire était à venir : le mercredi suivant, il ne jeta aucun regard vers la fenêtre. Et Adélaïde, la pauvre Adélaïde, dut accepter l'évidence : pour une raison inconnue, il s'était désamouré.

Désespérée, elle décida de tout confier à Marie et de lui demander d'aller trouver le Judas afin qu'il lui donne la raison de son parjure. Marie fit la moue : affronter un vieux de quatorze ans, un inconnu, lui demander des comptes alors que cette histoire ne la concernait même pas ! Mais Adélaïde possédait un don : celui des larmes, et personne ne pouvait lui résister.

C'est pourquoi aujourd'hui, elles sont deux en train de surveiller la rue. Les pitreries du chien du boucher ne les amusent pas. Celui qu'elles attendent doit paraître bientôt mais, comme

un vieux cabotin, il retarde son entrée. Enfin, le voilà, là-bas, au carrefour ! Il approche... Marie hésite. Adélaïde la pousse en la pinçant. Alors, Marie dévale les escaliers et jaillit juste devant lui qui, surpris par cette jeune folle, recule. Elle se lance en glapissant :

- Dites donc, vous ! Pourquoi vous laissez tomber ma copine ?
- Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes, espèce de cinglée ?
- D'abord, je ne suis pas cinglée ! Et puis, je vous défends de me tutoyer !
- D'accord. Mais toi... enfin,... vous, arrêtez de hurler comme ça ! Et expliquez moi calmement ce que j'ai bien pu faire.

L'explication est longue. En désignant du doigt la fenêtre où Adélaïde se tord les mains de désespoir, Marie expose en détail les griefs de la délaissée. Quand il comprend enfin le motif de l'accusation, le garçon éclate d'un rire qui perce le cœur de l'une, et provoque l'indignation de l'autre.

- Quoi ! Non content de trahir ma copine, vous vous permettez encore de vous moquer d'elle ! Vous êtes vraiment un beau dégoûtant !

- Mais non, voyons. Ne t'énerve... ne vous énervez pas. Je n'ai pas trahi votre copine, je ne l'ai jamais vue !

- Ah oui ! Alors pourquoi vous regardiez la fenêtre où elle était derrière les rideaux ? Et pourquoi vous lui souriez ?

- Je ne regardais pas la fenêtre. Et je ne lui souriais pas.

- Et menteur avec ça ! Bravo !

- Non. Pas menteur. Je regardais les hirondelles.

- Les hirondelles ? À d'autres !

- Mais si, je regardais les hirondelles. Il y avait, juste sous la corniche, là, à gauche, un nid, avec quatre petits. Les parents n'arrêtaient pas, pour les nourrir, de leur apporter des insectes. J'adore ces oiseaux, si élégants, si agiles,... et si rapides. C'est pourquoi, comme un imbécile, je leur souriais. Et celle que vous appelez votre copine a cru que mes sourires étaient pour elle, alors qu'ils s'adressaient ... aux hirondelles ! Et puis, un jour, elles ont disparu : les petits devaient être assez grands pour partir avec leurs parents vers d'autres cieus plus cléments, comme on dit.

- **Comment ! Quelle Honte ! Moi, Rapporter cette Offense ! N'y pensez pas ! Imaginez ce QU'Elle va me dire ! Si vous voulez qu'elle croie à votre histoire, ma copine, vous n'avez qu'à monter la lui expliquer ! Moi, je me dégonfle !**

- D'accord. Malgré tout, je me sens un peu coupable envers elle.

Et, sans plus attendre, il s'engage dans l'escalier en demandant à Marie :

- Au fait, quel âge a-t-elle ?

- Comme moi. Onze ans.

Alors, le grand philosophe misogyne qui sommeille en lui pense :

- Vraiment, ces gamines sont folles ! Onze ans ! C'est vraiment trop jeune pour moi.

Mais aussitôt, le chasseur de primes prend le dessus :

- C'est vrai que dans cinq ans, j'aurais dix-neuf ans, et elle seize ! Alors... Pourquoi pas ?